

Le Dieu de miséricorde, figures et contrefaçons

Waterloo, le 10 mars 2016, Benoît Bourguine (Université catholique de Louvain).

Je remercie vivement le Doyen, l'Abbé Vénuste Linguyeneza de son invitation.

J'ai été invité à vous parler de la miséricorde et j'ai intitulé l'exposé : « Le Dieu de miséricorde, figures et contrefaçons ».

Quand la Bible parle de la miséricorde, elle parle de ce que le Dieu d'Israël et de Jésus-Christ a de plus propre, du trait de caractère qui le décrit le mieux, ce qui le distingue de tous les autres dieux, mais la miséricorde est aussi sujette à de mauvaises interprétations, il est facile de se tromper à son sujet. Pourquoi cela ? Parce que la miséricorde survient à l'improviste, elle est surprenante, elle déjoue les prévisions, elle dérange, elle bouscule, on peut même la trouver dans certaines circonstances tout à fait scandaleuse.

C'est pourquoi en nous présentant cette miséricorde la Bible dénonce aussi ses contrefaçons, ses caricatures, ce avec quoi il ne faut surtout pas la confondre. Vous comprenez mieux mon titre : « Le Dieu de miséricorde, figures et contrefaçons ».

Le plan de mon exposé ? Ce que je vous propose est en réalité un itinéraire biblique. Je présenterais les différentes harmoniques de la miséricorde en parcourant avec vous une série de textes bibliques de l'ancien et du nouveau Testament selon le principe traditionnel dans la lecture de la Bible dans l'Église : « Le Nouveau Testament est caché dans l'Ancien, et dans le Nouveau l'Ancien apparaît en toute clarté » (novum testamentum in vetere latet in novo vetus patet). C'est en lisant l'un par l'autre qu'on les lit correctement. Comprendre le NT par l'AT, c'est ce que fait Jésus ressuscité en expliquant aux pèlerins d'Emmaüs dans toutes les Écritures ce qui le concerne, c'est-à-dire l'AT qui fait comprendre qui il est, quel est le salut qu'il apporte, comment les promesses de Dieu ont en lui leur accomplissement.

Je tâcherai à chaque texte commenté d'indiquer ce que cela dit de la miséricorde et en quoi nous sommes concernés, vous et moi, dans notre route vers Pâques.

La bonne nouvelle de la miséricorde, c'est l'énigme d'un Dieu qui est « pris aux entrailles ».

Il faut savoir s'étonner de la manière très humaine dont la Bible parle des profondeurs de Dieu, de ses sentiments pour nous, de son attachement passionné, viscéral pour son peuple. Pour parler du Dieu de miséricorde, il faut parler de ses entrailles. L'un des mots hébreux (dans l'AT) puis l'un des mots grecs (dans le NT) qui expriment la miséricorde du Dieu de la Bible renvoie au sentiment maternel et paternel le plus profond : Dieu est remué aux entrailles par le péril auquel ses enfants sont exposés. Avant de nous atteindre, la miséricorde désigne ce qui arrive à Dieu, ce qui le chamboule au plus profond. C'est le

mot « raham » qui veut dire aimer de tendresse et de compassion, littéralement aimer avec les entrailles, c'est-à-dire aimer comme une mère et un père aiment leur enfant : le verbe est apparenté à rēhem : le sein maternel ou paternel ; et à rahamim : les entrailles, l'endroit où, pour les hébreux, l'on ressent le tendre amour (nous dirions plutôt le cœur dans notre culture). C'est donc l'amour inconditionnel, tendre, irraisonné, viscéral, que l'on ressent au plus profond de soi : tout ce qui arrive à celui qu'on aime de cet amour touche aux entrailles, rend vulnérable, fait souffrir : c'est plus fort que nous. Eh bien c'est de cet amour dont Dieu aime son peuple, un amour paternel :

Ps 103,13 Comme est la tendresse d'un père pour ses fils, tendre est le Seigneur pour qui le craint

C'est un amour maternel inconditionnel :

Isaïe 49, 14-16c Sion disait 'Dieu m'a abandonné, le Seigneur m'a oublié'. La femme oublie-t-elle son nourrisson, oublie-t-elle de montrer sa tendresse à l'enfant de sa chair ? Même si celle-là l'oubliait, moi, je ne t'oublierai jamais ! Vois je t'ai gravé sur les paumes de mes mains.

Le texte le plus explicite de cet amour miséricordieux que Dieu porte à son peuple se trouve au livre de l'exode. C'est le texte majeur qui pose la miséricorde comme le trait le plus propre du Dieu d'Israël.

Quelle est la situation ? Dieu est allé chercher son peuple en Égypte, il l'a tiré de l'esclavage et en a fait son peuple. Il vient de sceller avec lui une alliance ; il vient de lui donner une loi pour que son peuple, qui vient d'être libéré, reste libre. Bref le peuple est comblé, il est choisi, privilégié ! Or à peine l'alliance scellée et la loi donnée, que se passe-t-il ? C'est la trahison du veau d'or : le peuple se détourne de Dieu et se fabrique une idole (Ex 32). Cela fait penser au récit de la chute en Eden : Adam et Ève sont comblés au jardin d'Eden dans le récit des chapitres 2 et 3 de la Genèse, et juste après avoir reçu tous les dons possibles, comment remercient-ils leur créateur ? En lui désobéissant ! Ici aussi, juste après le don, la trahison : après la libération de l'esclavage d'Égypte, après la destruction des Égyptiens dans la mer rouge, après la conclusion de l'alliance qui fait du peuple d'Israël le peuple particulier de Dieu, ce même peuple pose un acte de trahison inouï : il se fabrique un veau d'or.

Alors Dieu va-t-il détruire son peuple, de colère ? C'est en tout cas ce qu'il annonce qu'il fera... Mais Moïse connaît son Dieu et il sait comment le prendre: il sait que Dieu ne peut pas résister à une prière qui fait appel à ses entrailles de miséricorde, et en effet Dieu pardonne à son peuple, c'est même à cette occasion qu'il révèle à Moïse qui il est réellement, quel Dieu il est vraiment. Au buisson ardent en Ex 3, au moment où Moïse ne connaissait pas encore Dieu, Dieu avait dit à Moïse qui lui demandait son nom : « Je serai qui je serai » : tu me demandes ce que je suis, eh bien, ce que je suis c'est dans l'histoire que nous allons vivre ensemble que tu vas le découvrir. Voilà ce que Dieu a dit qu'il était

au début de son histoire avec Moïse. Or dans le pardon que Dieu donne au peuple après la trahison du veau d'or, Dieu en dit davantage encore sur lui-même qu'au buisson ardent. Voilà ce qu'il dit de lui-même à Moïse :

Ex 34,6 : Seigneur, Seigneur, Dieu de miséricorde et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et en fidélité.

Non seulement Dieu accepte de suivre le peuple au désert, mais il l'accompagnera lui-même, sans se contenter d'envoyer un ange ; non seulement Dieu exauce la prière de Moïse en faveur du peuple rebelle, mais il se manifeste à lui en lui montrant toute sa beauté et toute sa gloire, et il lui révèle son nom, c'est-à-dire son être, son mystère. Dieu exauce la prière de Moïse qui lui demande de voir sa gloire. Dieu place Moïse dans le creux du rocher et est même autorisé à voir Dieu de dos et Dieu passe devant en révélant qui il est. Voilà donc le trait le plus propre du Dieu de Moïse : être un Dieu miséricordieux qui manifeste un amour viscéral pour son peuple.

Ce qui est bouleversant ici c'est que c'est Moïse lui-même qui invoque cette miséricorde en faveur du peuple. Pour montrer combien il est miséricordieux Dieu met ces sentiments de miséricorde dans le cœur de Moïse : tandis que Dieu menace de punir le peuple, Moïse le supplie : « Reviens de ta colère ardente et renonce au mal que tu voulais faire à ton peuple » (Ex 32,12). Moïse a prié pour son peuple. Dieu lui disait : « Laisse ma colère les punir mais de toi je ferai une grande nation ». Moïse refuse le marché, il en inverse les termes : « S'il te plaisait de pardonner leur péché, sinon efface-moi, de grâce, du livre que tu as écrit » (Ex 32,32). Moïse refuse d'être épargné tout seul ; Moïse répond à cette proposition : si tu ne leur pardonnes pas, moi Moïse, je te le dis, c'est fini entre nous ! Il faut de l'audace tout de même ! En tout cas, c'est en étant miséricordieux avec les siens, en faisant cause commune avec ceux qui ont péché, en se sentant solidaires d'eux qu'il obtient la miséricorde non seulement pour lui-même mais pour tout le peuple.

Dieu se laisse connaître « par le cœur » : il fait éprouver à Moïse les sentiments qu'il ressent lui-même « dans ses entrailles ». La preuve est qu'il exauce la prière de Moïse de pardonner et d'accompagner le peuple dans sa traversée du désert : parce que c'est Dieu lui-même qui a inspiré cette prière et qu'en pardonnant il peut montrer qui il est vraiment à Moïse et que Moïse, en qui il a mis ses sentiments de miséricorde, peut réellement comprendre cette révélation de la miséricorde de Dieu :

Ex 34,6 : Seigneur, Seigneur, Dieu de miséricorde et de pitié, lent à la colère, riche en grâce et en fidélité.

Quelle leçon pour nous ? Ce qu'il révèle de lui-même, il nous le fait éprouver au plus profond de nous-mêmes. Dieu révèle sa miséricorde à qui fait miséricorde. « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde » (Mt 5,7). Moïse a obtenu miséricorde pour lui et pour son peuple car il s'est fait solidaire de ses frères et sœurs. Quand nous voyons le mal autour de nous, quel est notre réflexe ? Est-ce de juger les personnes ou d'invoquer

pour eux miséricorde, comme le fait Moïse, dans une merveilleuse solidarité ? Il ne faut pas manquer une occasion d'invoquer la miséricorde du Père pour nos frères et sœurs : la prière est efficace, pour eux et pour nous, car c'est en pratiquant la miséricorde, en l'éprouvant dans le cœur que Dieu révèle sa miséricorde.

Il est maintenant temps de prendre pied dans le NT pour y entendre la bonne nouvelle de la miséricorde de la bouche de Jésus.

Nous avons vu jusqu'ici avec l'épisode du veau d'or que la miséricorde, c'est l'énigme d'un Dieu qui est pris aux entrailles. Et bien c'est ce que nous allons voir se confirmer dans le NT, se confirmer et s'accomplir pleinement dans le don de Dieu en Jésus-Christ. En effet c'est par l'équivalent grec de « être pris aux entrailles » que le NT exprime la miséricorde. C'est donc bien la miséricorde qui s'exprime dans l'un et l'autre testament.

Dans l'Évangile de Luc, ce mot qui signifie « être pris aux entrailles » est employé en **trois lieux différents** qui déploient les différentes harmoniques de la miséricorde. Jésus est « pris aux entrailles » à la vue de la veuve de Naïm qui enterre son fils unique, le père de l'enfant prodigue est « pris aux entrailles » à la vue de son fils qui revient à lui après une longue errance, le bon samaritain de la parabole de Jésus est « pris aux entrailles » par la détresse d'un blessé gisant au bord du chemin. Voyons chacun de ces textes.

« Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde » (Mt 5,7). La miséricorde est un bonheur. Jésus a vécu ce bonheur dans sa rencontre avec la veuve de Naïm (Lc 7,11-17). Deux cortèges se croisent à la porte de la ville : le groupe de ceux qui suivent Jésus et un cortège funèbre : une veuve vient de perdre son fils unique. Face à la détresse de cette mère qui porte en terre son fils unique, Jésus est pris aux entrailles. Il ressent au plus profond de lui la douleur dont elle est accablée. Au moment d'enterrer le fruit de ses entrailles, comment une mère ne se sentirait-elle pas elle aussi descendre dans la tombe ? La mort qui a frappé son fils fait son œuvre en elle : la nuit l'enveloppe, le froid la gagne, le vide envahit son cœur de mère. La miséricorde qui étreint Jésus aux entrailles à la vue de l'œuvre de mort qui s'étend du fils à la mère le pousse à intervenir : il lui demande de ne pas pleurer, il arrête le cortège funèbre, il parle au mort en lui commandant de se lever. « Et le mort se dressa sur son séant et se mit à parler ». La parole de Jésus fait reculer la mort. Il rend le fils à la vie. C'est aussi la mère qu'il fait revenir à la vie. Il a stoppé la contagion de la mort. « Puis Jésus le rendit à sa mère ». Il met fin à leur séparation. Cela d'une manière tout à fait imprévue.

Quel bonheur que celui de Jésus en remettant le fils à sa mère ! Quelle puissance de vie dans sa parole ! La miséricorde, c'est le pouvoir efficace de la bonté qui rend la vie et crée la communion.

Alors en quoi ça nous concerne ? Je vous accorde que ressusciter les morts n'est pas à la portée du premier venu. Mais est-ce que vous n'avez pas mesuré le pouvoir que nos paroles ont de blesser ou de faire vivre, de séparer ou de réconcilier ? L'épître de Jacques dit de la

langue qu'elle est un membre minuscule mais qu'elle peut se glorifier de grandes choses. Elle est capable de faire énormément de mal : elle peut blesser autrui ; elle est dangereuse aussi pour celui qui ne la contrôle pas : il se fait du mal à lui-même en parlant à tort et à travers. Mais il est tout aussi vrai de dire que par la parole nous pouvons faire le bien et vivre concrètement la miséricorde par une attitude bienveillante, mettre la paix là où il y a la querelle, la réconciliation là où il y a la dispute, redresser la vérité là où il y a la calomnie, réparer autant que possible le mal causé par notre parole. Tout cela est à notre portée. En effet il y a une force propre à nos paroles quand elles révèlent la bonté du cœur dont elles procèdent. Nos paroles trahissent ce que nous avons dans le cœur. « C'est du trop-plein du cœur que la bouche parle. L'homme bon, de son bon trésor tire de bonnes choses » (Mt 12,34). Si les paroles de Jésus ont eu la force de relever un mort, c'est qu'elles portaient en elles le trop-plein de la miséricorde de Dieu, bouleversée par la détresse de la mère. Si nos paroles sortent d'un cœur bon, d'un cœur que Dieu habite, elles peuvent se révéler efficaces.

Dans les évangiles, la miséricorde de Dieu se dit dans la bonté de Jésus qui guérit, dans son audace à s'approcher des pécheurs, à les appeler à la conversion, au lieu d'en rester à fréquenter des gens bien. C'est bien pourquoi il choque les gens respectables, ceux qui à leurs propres yeux sont sans reproches. Les paraboles de la miséricorde en Luc 15 parlent des entrailles du Père de Jésus qui a plus de joie pour un seul pécheur qui se repent que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de repentir.

Ce que Jésus éprouve en son cœur d'homme, Dieu l'éprouve pour tout enfant prodigue qui s'éloigne jusqu'à se perdre loin de la maison (Lc 15,11-31). La miséricorde saisit le père du fils prodigue à la vue de son fils qui revient à lui. Il n'est pas dupe : si le fils revient, c'est poussé par la nécessité après avoir dilapidé sa part d'héritage. Cela, le père le sait, mais ce qu'il voit avec le cœur et qui détermine son action, c'est son fils, lui « qui était mort et qui est revenu à la vie, qui était perdu et qui est retrouvé ». Ce sont ses entrailles paternelles qui prévalent et le mettent en mouvement pour « se jeter à son coup et l'embrasser longuement ». Tant de bonté heurte le fils aîné resté à la maison qui s'estime mal récompensé de sa fidélité et en conçoit de la jalousie. Avec lui, le père use également de patience et de bonté. En créant une situation nouvelle, la miséricorde dérange. De manière analogue, Jésus a scandalisé les personnes religieuses de son temps en prodiguant la bonté de Dieu en priorité aux pécheurs. Ce faisant, Jésus ne faisait que manifester le trop-plein du cœur paternel qui déborde à la vue de ses enfants exposés au mal. En inventant ces paraboles Jésus s'adresse donc à ceux qui sont choqués de son attitude bienveillante à l'égard des pécheurs pour leur expliquer que son comportement qui les scandalise, celui de manger avec les pécheurs, de fréquenter les proscrits, c'est pour montrer que Dieu éprouve pour eux un amour de prédilection, irrésistible. Ce que le père du fils prodigue voit, c'est son fils, et non les motifs plus ou moins nobles qui le font revenir.

Et si nous exerçons notre regard à voir comme voit le père de la parabole ? Et si nous imitions l'audace de Jésus en faisant bon accueil aux proscrits ? Témoigner à chacun le

prix qu'il a aux yeux de Dieu, c'est à notre mesure, très concrètement, annoncer la bonne nouvelle de la miséricorde.

C'est aussi ce qu'illustre également la parabole du bon samaritain (Lc 10,29-37). Le bon samaritain s'est « approché » (Lc 10,34). Il dévie de son chemin. Il surmonte la peur. Le bon samaritain, lui non plus, n'est pas resté sur son quant-à-soi. Il prodigue des soins répétés au laissé-pour-compte, sans ménager sa peine, sans épargner son temps ni son argent. La miséricorde est ce mouvement qui prend aux entrailles et fait éprouver comme sien le mal de l'autre. Le bon samaritain éprouve les sentiments mêmes de Dieu à l'égard de l'homme blessé et il agit comme le Christ lui-même agit à notre égard. Voilà où aboutit le salut, dans cette imitation active de la miséricorde de Dieu.

Qui est mon prochain ou plutôt qui s'est montré le prochain de l'homme souffrant ? Celui qui a exercé la miséricorde envers lui, le samaritain qui a été ému aux entrailles par le blessé et qui s'en est occupé très concrètement avec ses deux mains : il s'approche, bande ses plaies, verse de l'huile et du vin, le charge sur sa monture, le mène à l'hôtellerie, prend soin de lui. La parabole nous montre les mains de la miséricorde, la miséricorde en action.

Quelle la leçon de cette parabole ? Qu'il est facile de passer sans le voir à côté de quelqu'un qui a besoin de notre aide. Qu'est-ce que je lui dois après tout ? se dit-on. La parabole montre aussi que la miséricorde n'a rien à voir avec un vague sentimentalisme ; être miséricordieux, ce n'est pas avoir la larme facile. S'apitoyer est à la portée de tout le monde : « L'homme de ce temps a le cœur dur et la tripe sensible » (Bernanos). Cela ne suffit pas. La miséricorde ne se paie pas d'émotions ; elle met en mouvement et inspire une action. Elle ne reste pas à distance de la misère qu'elle rencontre ; elle s'approche, console, relève. Voilà qui est à notre portée, chacun à notre mesure, de ne pas en rester à l'émotion. Si c'est vraiment de miséricorde qu'il s'agit, alors c'est un mouvement qui porte à sortir de soi.

Dans l'histoire de l'Église, il y a la tradition des 'œuvres de miséricorde' : tout homme vulnérable, affamé, assoiffé, blessé, étranger, prisonnier, quels que soient sa religion, sa race, son sexe, est à accueillir comme le Christ lui-même. Nous pouvons regarder avec fierté tout ce que les chrétiens ont accompli au fil des siècles, et aujourd'hui encore de par le monde, sans tambour ni trompette, en termes d'assistance, de soin, de présence compatissante et de miséricorde active parce qu'en chaque homme vulnérable c'est le Christ qui est accueilli, au fin fond d'un village oublié ou dans la plus misérable des prisons.

Mt 25 : dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.

De toutes les caricatures, je voudrais terminer par une dernière.

Il n'y a pas à opposer la justice à la miséricorde : la miséricorde du Père rend justes ceux qui se laissent emporter par son mouvement. La miséricorde aboutit à la justice et la

justice aboutit à la miséricorde, c'est la leçon de la parabole du débiteur impitoyable, propre à Matthieu.

Mt 18,23-35 : un roi remet une dette démesurée à un serviteur très dépensier : la dette est hors de toute proportion : 10 000 talents, soit 300 tonnes d'argent, 60 millions de deniers, un denier équivalent un jour de salaire, qu'il peut rembourser en travaillant 60 millions de jours de travail (soit 193 000 ans !)

Or le roi lui remet entièrement sa dette. Quand Dieu donne, c'est un vrai cadeau. La miséricorde : c'est un don sans retour, sans arrière-pensée, difficile à imaginer pour nous qui ne savons pas donner vraiment : nos dons, même dérisoires, restent le plus souvent intéressés, et en tout cas déductibles d'impôts. Mais surtout un cadeau d'une grandeur inimaginable : Jésus illustre la démesure du don de Dieu. Combien ça coûte ? Quelle est la valeur du don de la vie éternelle, d'être fils et fille du Dieu, revenus à la vie par la mort de son fils ?

L'histoire continue : celui qui a reçu cette grâce immense, au lieu d'imiter cette miséricorde exige de son débiteur le remboursement intégral d'une dette ridicule : 100 deniers, soit 100 jours de travail, et le fait jeter en prison. Est-ce juste ? Oui, pour la justice des hommes : il avait une dette, et le serviteur était en droit d'en demander le remboursement. Non au regard de la justice de Dieu : la miséricorde devait conduire à la miséricorde, voilà ce qui était juste aux yeux de Dieu ! « Donnez gratuitement, car vous avez reçu gratuitement ». La miséricorde de Dieu devrait nous élargir le cœur pour nous rendre bons et passer sur les dettes misérables que nous pouvons contracter les uns les autres, au lieu de cela nous nous jetons à la gorge les uns les autres et nous la serrons à nous étrangler.

Telle est la justice du Dieu de miséricorde qui met en évidence notre injustice : c'est une affaire de proportion : d'un côté l'immensité du don de Dieu, de l'autre la petitesse mesquine des dettes dont nous exigeons remboursement sans aucune pitié. Cette injustice qui est la nôtre, le Dieu juste ne la supporte pas, et la parabole s'achève par le jugement du juste juge, qui est aussi le roi miséricordieux : il condamne le débiteur injuste, incapable d'imiter la miséricorde de son maître : « C'est ainsi que vous traitera mon Père céleste si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond du cœur ». On ne peut mieux exprimer la justice du Dieu de miséricorde : il n'y a de condamnation que pour ceux qui ne font pas miséricorde. Si elle n'élargit pas le cœur, la miséricorde est offerte en pure perte.

La miséricorde est parfois présentée comme un dépassement de la justice. Ce n'est pas ainsi que pense la Bible. C'est bien plutôt la justice qui accomplit le dessein de la miséricorde. Certes, et heureusement, Dieu ne nous traite pas selon nos fautes mais bien selon l'amour insondable qu'il nous porte. Dieu agit selon ce qu'il est, c'est-à-dire bon, infiniment miséricordieux. En cela, il est juste. Pourtant cette miséricorde, fidèle, généreuse, inlassable, est donnée pour nous rendre justes, en pensée et en action. La miséricorde n'est pas une assurance-vie qui nous garantirait une faveur immuable, quoi que l'on pense et quoi que l'on fasse. Tel un cultivateur patient, le Dieu de la Bible attend de récolter les

fruits mûrs de ce qu'il sème. Rien à voir avec un dieu avec lequel il serait toujours possible de s'arranger, un paravent utile à nos petits arrangements, un prétexte pieux à l'injustice. Tel est le dieu bonasse des mafieux, tout juste bon à cacher le mal. Tel n'est pas le Dieu de Jésus-Christ. La parabole du débiteur impitoyable le dit avec netteté : la miséricorde reçue conduit à la miséricorde donnée (Mt 18,23-35). Est-ce juste d'exiger avec violence le remboursement de cent deniers quand une dette de soixante millions de deniers vient de nous être gracieusement remise ? Peut-on recevoir la bonté de Dieu sans qu'elle élargisse notre cœur ? Impossible d'entrer dans la miséricorde si nous ne la pratiquons pas nous-mêmes, comme Moïse. C'est la logique de la prière du Notre Père : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés ».